

Entre invention et construction des traditions: l'héritage historique et culturel des Albanais

Albert Doja

▶ **To cite this version:**

Albert Doja. Entre invention et construction des traditions: l'héritage historique et culturel des Albanais. Nationalities Papers : The Journal of Nationalism and Ethnicity, 2000, 28 (3), pp.417-448. 10.1080/713687477 . halshs-00406302

HAL Id: halshs-00406302
https://shs.hal.science/halshs-00406302

Submitted on 21 Jul 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nationalities Papers, Vol. 28, No. 3, 2000

ENTRE INVENTION ET CONSTRUCTION DES TRADITIONS: L'HÉRITAGE HISTORIQUE ET CULTUREL DES ALBANAIS

Albert Doja

Les événements dramatiques qui ont secoué l'Europe durant dix années à la suite du démembrement de la Yougoslavie, surtout le dernier épisode retentissant qui a affronté les Serbes et les Albanais pour le droit sur le Kosovo, ont impliqué aussi l'ensemble de la communauté internationale pour la défense d'un certain modèle de société et de relations entre groupes ethniques. Les opinions publiques en revanche, abasourdies par les bruits médiatiques et intellectualistes, n'ont toujours pas saisi la signification et les raisons du conflit, que tout le monde espère voir finir une fois pour toutes avec ce dernier et final épisode sanglant. En intégrant l'approche anthropologique aux considérations historiques et géopolitiques sur la région et la culture albanaise, cet article tentera de poser une question qui me paraît essentielle pour la compréhension des phénomènes actuels, à savoir si l'héritage historique et les identités culturelles peuvent raisonnablement, sinon justifier, au moins expliquer les conflits ethniques et le nationalisme, ou si au contraire ils servent tout simplement à déterminer et au mieux à rationaliser les relations interethniques entre groupes sociaux.

Contrairement aux suppositions anciennes, les groupes ethniques et les cultures n'ont jamais été des entités d'une durée temporelle infinie ni d'une auto-définition dérivée indépendamment des contacts extérieurs. Ils se sont formés et articulés au contact les uns avec les autres, parfois en conflit, parfois pacifiquement à travers les divisions de travail. Les cultures tribales, décrites comme apparemment insulaires par les anciens anthropologues, étaient rarement aussi isolées et elles le sont considérablement moins aujourd'hui. Le vieux concept de tribu est largement remplacé par le terme "groupe ethnique," utilisé souvent comme synonyme de "culture." Le changement décisif n'est donc pas la disparition des groupes ethniques mais le degré plus élevé de l'interaction entre eux-mêmes. Un résultat remarquable, qui semble échapper aux théories classiques sur la modernisation, est le renforcement des solidarités locales et particularistes. Les nationalistes et les apologistes des cultures locales donnent toujours la proéminence à la durée temporelle infinie (l'inaltérable essence des origines) des entités ethniques dont ils font la propagande. En revanche, l'anthropologie actuelle s'appuie sur les groupes ethniques et les cultures en tant que "constructions." Elles sont sujettes à de multiples pressions adaptatives, elles se transforment en conséquence et peuvent devenir susceptibles à des manipulations délibérées.

ISSN 0090-5992 print; ISSN 1465-3923 online/00/030417-32 © 2000 Association for the Study of Nationalities

Si on veut essayer de comprendre l'interaction entre des groupes sociaux d'une échelle relativement large, que nous appelons groupes ethniques ou nations, il faut commencer par l'identification des agrégats de gens qui les composent. Ce n'est pas du tout une tâche facile parce que, particulièrement dans les conflits violents, les mêmes définitions et les mêmes compositions de groupes sont manipulées et contestées. Les formes pacifiques d'interaction peuvent poser des problèmes similaires. Nous risquons donc, inévitablement, de ne pas trouver un terrain ferme sur lequel pouvoir placer le point de vue d'analyse, qui ne sera ainsi localisé que dans une constellation où tous les éléments changent constamment non seulement leurs positions relatives mais aussi leur substance et leur quantité. Voilà pourquoi, contrairement à la plupart des opinions reçues et aux représentations avancées souvent par les membres des groupes, particulièrement par les leaders de certains macro-groupes, les anthropologues soulignent le caractère construit des groupes concernés, la fluidité et le caractère processuel de leurs contacts. Il est donc vital de cerner les temps, les lieux et les perspectives auxquels les faits se réfèrent, de fournir des contextes entiers, sociaux et culturels, spatiaux et temporels, dans le court et le long terme.

Dans le débat théorique parfois résumé comme celui des "primordialistes" face aux "instrumentalistes," peu d'anthropologues sont aujourd'hui prêts à se ranger avec les premiers. La plupart sont enclins à souscrire à la ferme assertion d'Ernest Gellner selon laquelle les groupes ethniques et nationaux qu'ils étudient sont des "inventions," typiquement des créations délibérées dans les petits milieux d'intellectuels et de chercheurs enthousiastes. Mais ces identités, auxquelles les gens sont prêts à consentir le sacrifice ultime, peuvent-elles réellement être aussi facilement rejetées? On ne peut nier que la nation s'extériorise dans le comportement de ses membres. Comme il existe des plats ou des costumes nationaux, on peut observer des réflexes, des répugnances et des goûts auxquels se rattache un caractère national. Mieux encore: si personne n'a jamais vu la nation, on sait, par expérience, quelle est l'ampleur des sacrifices qu'il lui arrive d'exiger et que ses membres lui consentent. Titres d'ouvrages académiques comme "L'invention de …" ont disparu ces dernières années. Les soi-disant primordialistes, qui soulignent le caractère essentiel inchangé des groupes ethniques et des nations, et qui ont souvent été partisans de l'une ou de l'autre "nation" opprimée ou supprimée, ont objecté à cela et ils ont insisté sur la réalité des caractéristiques et des événements sur lesquels les discours de l'identité s'appuient. Dans ce domaine, réclament-ils, il ne peut y avoir d'inventions à partir de rien. La métaphore de la "construction" devient ainsi préférable au concept de l'"invention" parce que les constructions ne s'élèvent certainement pas à partir de rien, elles nécessitent leurs matières premières. La construction des identités sociales tente d'utiliser le matériau local, tout ce qui est présent dans le contexte local et dont la réalité ne peut être niée. L'histoire peut se corriger et un passé héroïque qui relie à l'idéologie communautaire peut s'inventer. Mais il est plus fréquent de trouver les constructions de l'identité composées de ces éléments de la tradition auxquels on ne

peut refuser le noyau historique: on évoque les événements réels, les traits culturels observables, les différences indéniables du langage réel. Dans les termes de la sélection et de la valorisation de ces différences, plusieurs constructions sont possibles. Voilà pourquoi il est donc important de connaître en profondeur les processus historiques afin d'expliquer les identités qui émergent.

L'aire Culturelle

La considération de la région comme une aire culturelle se définit comme un champ à la fois composite et instructif. L'aire de peuplement albanais n'est pas seulement celle d'un pays de l'Europe de l'Est des politologues contemporains, ni celle d'un pays de l'Europe balkanique post-byzantine ou ex-ottomane, pas plus le lieu d'expansion de certains modèles occidentaux ou d'enracinement d'identités locales, mais bien tout cela à la fois. Dans le contexte européen, les sociétés du Sud-Est, à l'intersection du monde méditerranéen et du reste de l'Europe, reflètent comme un miroir grossissant la civilisation "moderne" dans son ensemble. Dans une perspective comparative, le domaine géopolitique de l'Europe du Sud-Est peut faire l'objet d'investigations approfondies, dont l'explication ne repose que sur la définition de l'interdépendance de divers facteurs aboutissant parfois à des contradictions historiques. Au long de l'évolution historique, les facteurs politiques, culturels et idéologiques (tradition gréco-romaine et byzantine, influences orientales, tendances d'occidentalisation, etc.) ont toujours joué un rôle plus important que les conditions sociales et économiques, contrairement à ce qu'il en fut en Europe occidentale. Dans ce sens, ces sociétés nous invitent à une révision de la manière dont l'ensemble de la civilisation européenne se conçoit.

L'histoire culturelle, sociale et géopolitique des sociétés sud-est européennes et de la société albanaise en particulier constitue l'un des développements de ce qu'on a appelé la "question d'Orient." À moins qu'on ne la situe dans une perspective plus longue,[1] on définit couramment celle-ci comme l'ensemble des problèmes géopolitiques posés, depuis le milieu du 18e siècle, par la décomposition de l'Empire ottoman. La forme même de l'expression "question d'Orient" indique bien son origine. Formulée par des hommes d'Etats, diplomates et intellectuels occidentaux, elle dénote un impérialisme ethnocentrique dans lequel les grandes puissances, tour à tour alliées et rivales, poursuivent à la fois le maintien d'un équilibre européen et la réalisation de leurs objectifs propres. Dans cette optique, la question d'Orient se réduisait à une série de problèmes politiques à régler. On peut cependant, en changeant de point de vue, donner à cette expression une signification plus générale, celle d'une crise interne à une "région intermédiaire,"[2] située entre l'Occident, l'Orient et l'Afrique, et centrée sur la Méditerranée. Prendre conscience de son unité dynamique, c'est effacer la coupure entre l'Est et l'Ouest, le Sud et le Nord et reconnaître le caractère synthétique de la civilisation

européenne, assimilant les traditions romaine et hellénique, byzantine et ottomane, slave et germanique, chrétienne et islamique, démocratique et autocratique.

Depuis des époques lointaines, des mouvements de populations brutaux ou pacifiques ont perduré, dont l'histoire a dressé une liste impressionnante. Ces vagues successives se sont mêlées en une alchimie d'intégrations et de rejets qui a fait naître les peuples sud-est européens actuels. Le modèle républicain à la française a voulu les enfermer dans des Etats-nations mais ils débordent tous de leurs frontières trop rigides. Porteurs d'une culture millénaire ou pluri-millénaire, ils forment dans la péninsule le tissu humain de base sur lequel sont venus se greffer les nouveaux apports des conquérants ou des colons de l'époque historique.

L'un des principaux substrats du peuplement sud-est européen est constitué par des tribus illyro-thraces d'origine indo-européenne. Alors que les Grecs ont fait mouvement vers le sud au milieu du 2e millénaire avant J.-C., en se mélangeant aux autochtones policés par la Crète pour donner naissance à la civilisation mycénienne et par la suite à celle de l'Athènes classique, les Illyriens se sont perpétué durant deux millénaires non sans de nombreux apports successifs, en particulier celui des Latins et plus tard celui des Slaves, pour donner naissance au peuple albanais. La colonisation romaine s'est développée à partir de la Grèce et si la civilisation gréco-romaine préservait la langue et la culture d'époque hellénistique, les autres populations intégrées à l'Empire, à l'exception des Albanais, ont été romanisées. La pénétration des Slaves entraîna une slavisation progressive de toutes les populations sud-est européennes, à laquelle ont échappé à nouveau les Albanais, mais aussi les Grecs et les Roumains, qui ont assimilé les nouveaux venus. Byzance succède à Rome comme Etat impérial et domine la région jusqu'au 15e siècle. Durant toute une période de dissidences, surtout après le schisme cérulaire en 1054, les Eglises orthodoxes d'Orient partagent la région avec l'Eglise catholique de Rome. Avec la chute de l'Empire byzantin, c'est le tour de l'Empire ottoman auquel se rattache une tradition islamique. Le christianisme a subsisté, mais contrôlé et persécuté par les Ottomans, disputés parfois par l'Empire habsbourgeois, qui renouait avec la tradition catholique.

De ce formidable brassage de populations, une très grande diversité culturelle, ethnique, linguistique, religieuse et politique subsiste dans l'aire culturelle sud-est européenne. C'est le lieu de partage par excellence entre les Empires romains d'Orient et d'Occident, entre l'islam et le christianisme, entre l'orthodoxie et le catholicisme, entre les blocs du Traité de l'Atlantique Nord et du Pacte de Varsovie. Au cœur même de ce foyer se trouve, sûrement plus que tout autre composante, le cas albanais "faible chaînon" (Braudel) entre le monde latin, grec et slave. Car le seul exemple albanais renferme en soi probablement l'essentiel d'une série de problématiques comparatives culturelles, historiques et géopolitiques. L'approche d'une population partagée de part et d'autre d'une frontière politique (les Albanais et les Kosovars), recoupant structures sociales et politiques, nationalismes et

religions, relations interethniques et migrations, est certainement très riche d'enseignements.

Il se révèle pourtant quasiment impossible d'articuler ensemble les données localisées dans le Sud-Est européen, malgré les tentatives de mise en ordre de la diversité sud-est européenne, par les travaux des ethnologues et en dehors du champ de la discipline, car effectuées selon des critères hétérogènes entre eux. Les quelques découpages empiriques proposés par les anthropologues à l'échelle européenne,[3] ne se superposent que grossièrement aux cartes de l'Europe du Sud-Est, susceptibles d'être dressées en fonction de critères géographiques, de la répartition des éléments de culture matérielle, des familles linguistiques, des aires religieuses ou encore des ensembles historiques, aux frontières floues et changeantes, tels qu'ils portent les marques accumulées des événements majeurs du passé sud-est européen.

Ces découpages ne coïncident pas davantage, même s'ils y font souvent référence, avec la carte des substrats "ethniques," qui renvoie davantage aux illusions de la "chasse aux ancêtres" qu'à une réalité pertinente. La diversité balkanique est effectivement renforcée par le fait que les populations données pour homogènes par la tradition des études historiques, voire ethnologiques, ont pour cadres d'identité collective des sous-ensembles sociaux et territoriaux. Il serait trop simple d'imaginer, à la manière des historiens nationalistes du 19e siècle, une stabilité de blocs ethniques justifiant des frontières modernes intangibles. D'ailleurs, le lien ethnique n'est pas nécessairement déterminant pour rendre compte de la particularité des genres de vie. Ainsi on pourrait multiplier les exemples qui mettent en évidence le poids de l'histoire dans les formations des entités culturelles d'aujourd'hui. La conquête ottomane, avant tout, a ébranlé les groupes ethniques. La politique des sultans n'a pas reculé devant des transferts de populations et des entreprises de colonisation, tandis que l'activité économique dans les frontières d'un empire étendu à trois continents se traduisait par d'amples mouvements de populations. C'est surtout à partir du 19e siècle que l'appartenance ethnique est mise en avant dans le sud-est européen pour soutenir les prétentions à l'indépendance. Les revendications s'expriment alors dans la littérature, dans les recherches et les publications folkloriques ou l'organisation des musées ethnographiques.

Il faudrait ainsi, paradoxalement peut-être, rechercher une insaisissable unité, et donc la pertinence de l'idée d'une culture, d'une civilisation et d'une histoire albanaise et sud-est européenne, dans cette diversité même, en quelque sorte dans une coexistence des dissemblances, préservées plus fortement qu'ailleurs. La démarche, ainsi définie, pourrait conférer à cette partie de l'Europe un visage distinct tout en déterminant une problématique qui lui soit proprement applicable. Les études sud-est européennes sont extrêmement vastes et complexes. Sujette aux influences extérieures rivales autant qu'aux pressions internes, l'aire sud-est européenne est un champ d'expérience pour des systèmes alternatifs.

La civilisation sud-est européenne devrait être comprise dans son ensemble, chacune de ses composantes ayant fait partie, à une époque historique donnée, d'une

construction culturelle, religieuse ou politique plus vaste. Elle se situe à une aire de confrontation sur laquelle des Empires et des Etats aspirant à la puissance ont constamment débordé, où orthodoxie, catholicisme et islam se touchent et s'entremêlent, par-dessus des découpages et des espaces de coexistence ethno-culturels et ethno-linguistiques différents. Autant de particularismes et de clivages discrets, souvent ignorés ou dénaturés par le modernisme actuellement dominant dans les cultures nationales, tout comme autrefois par la volonté de nivellement des grands corps impériaux. Aujourd'hui l'anthropologie sociale et historique, la sociologie, les recherches sur les structures familiales, les stratégies matrimoniales et patrimoniales, les relations de propriété ou les formes nombreuses de solidarité sociale et culturelle, aussi bien que les recherches sur les traditions orales, les représentations collectives et les formes symboliques, tentent d'une manière ou d'une autre de redécouvrir et de réévaluer les différences et les ressemblances.[4]

Aperçu Historique et Géopolitique

Pour comprendre la construction des identités sociales et culturelles d'un groupe social il faut d'abord rendre compte de ses traditions culturelles et historiques. Celles-ci sont aussi en partie le résultat des conditions géographiques et des influences de formations naturelles sur la vie et l'activité des habitants. La position géographique de l'Albanie a contraint le pays à devenir un pont de passage pour différents peuples qui ont marqué de leurs influences le patrimoine culturel des Albanais. Cette position a permis à l'Albanie d'être un foyer de propagation des singularités de sa culture. L'espace géographique du pays albanais est constitué non seulement par sa façade maritime, ouverte à l'Occident, mais aussi par les murailles de montagne qui la séparent des pays voisins en Orient. À l'intérieur le pays est parcouru de chaînes de montagnes, de vallées profondes et de campagnes plus ou moins vastes. Les montagnes ne sont jamais infranchissables, mais elles sont quand même autant d'obstacles qui retardent le voyageur, obligent des détours aux armées en opération, imposent des itinéraires fixes. Les grands axes de la circulation sont inchangés depuis des millénaires: la Via Egnatia, d'Ouest en Est, reliait Durrës (Dyrrachium) à Thessalonique et à Constantinople. Si les grandes chaînes des montagnes ont limité dans l'histoire albanaise les contacts du pays avec les voisins surtout au Nord et à l'Est, l'histoire a montré que chez les Albanais les tendances agissant vers l'extérieur ont toujours été très importantes. La sécheresse du pays et la pauvreté proverbiale de plusieurs régions n'ont pas pu nourrir les habitants. Mais les gens ont toujours eu vivantes devant leurs yeux les campagnes fertiles et les vastes plaines qui s'étendaient au-delà de la mer ou des montagnes limitrophes.

Les tendances d'émigration des Albanais se présentent comme un facteur décisif depuis les temps préhistoriques et pendant toute l'histoire albanaise, des temps

modernes jusqu'aujourd'hui. On sait comment dans les temps antiques les tribus illyriennes se sont propagées d'une part au-delà de la mer en Italie et d'autre part en Grèce et en Thrace jusqu'au Bosphore. Non seulement les Iapiges et les Messapes en Italie comme les Dardans et les Péons sont des Illyriens, mais les Macédoniens et les Doriens aussi sont liés de façon intime à l'élément illyrien: un élément illyrien plus ou moins important a laissé des traces dans la singularité de la poterie apulienne par rapport à l'ensemble de la poterie italique ainsi que dans le caractère propre de la céramique thessalienne par rapport à l'ensemble de la céramique grecque.[5] À l'époque moderne, c'est à partir du 14e siècle que commence la "manifestation albanaise," l'explosion des Albanais en Thessalie, en Grèce continentale, dans les îles ioniennes et en Morée (le Péloponèse d'aujourd'hui), au point de "compromettre," selon Fallmerayer, la formation de la nation grecque moderne. La domination ottomane a donné par la suite de nouvelles directions à ces vagues d'émigration. C'est à nouveau l'Italie qui redevient le point d'arrivée.

Les vagues d'émigration albanaise au Moyen Âge ou aux temps modernes se sont déployées, comme aujourd'hui, outre-mer ou dans les Balkans, sur les mêmes territoires. En revanche, en contrastant avec ces mouvements d'émigration des Albanais, en Albanie même ont déferlé à contre courant les invasions de différentes populations étrangères. Son destin géographique a fait que l'Albanie soit le coin le plus occidental de la péninsule balkanique orientalisé et le pont le plus facile pour passer au monde occidental par la péninsule italique. Elle est une clé de l'Adriatique et un point de rencontre du monde romain avec le monde byzantin, grec et slave. Ainsi, comme peu d'autres pays, l'Albanie a toujours été nécessairement un lieu de passage des invasions étrangères, qui ont pénétré par la mer, par les vallées des fleuves qui coupent les montagnes limitrophes, ou bien par les "grandes portes" comme la plaine de Korça au sud-est.

Au temps de l'Empire romain, la Grèce s'est repliée sur elle-même, alors que la romanisation s'est heurté à l'obstacle de l'hellénisme. Appuyée sur une langue écrite, riche d'une littérature relativement répandue, fière d'un passé qui s'idéalisait en reculant, la culture hellénique n'a fait qu'attirer de plus en plus les Romains. Par contre, l'Illyrie a connu un développement remarquable. Elle est devenue, à partir de l'Italie, la porte d'entrée des Balkans par le grand port de Dyrrachium (Durrës). Mais les Illyriens, dépourvus d'une culture écrite, ont adopté le latin, à l'exception des cantons reculés où les parlers traditionnels se sont maintenus pour déboucher vers l'albanais, quelques siècles plus tard.

En retour, la propagation des Illyriens a été une propagation militaire et administrative. L'Illyrie a fourni aux légions romaines de nombreux soldats. Certains ont fait une carrière qui les a conduits au poste suprême. Parmi ceux qui restés dans l'histoire comme les "empereurs illyriens," certains noms sont illustrés de façon exemplaire.[6] L'un d'eux, Aurélien, réputé comme le "restaurateur du monde," a voulu l'unité morale de l'Empire, en instituant à Rome le culte du Soleil, *Sol Invinctus*. Un deuxième, Dioclétien, à la fin de la crise du 3e siècle, a fait de l'Illyrie "le dernier

refuge de la *latinitas*, cette haute culture des élites qui fut la Grandeur de Rome."[7] Un troisième, Constantin, dit le Grand, fondateur de Constantinople, a définitivement transféré de l'Italie vers les Balkans le centre du monde romain. Ce qui a eu pour conséquence de donner à l'Orient romain une indiscutable prépondérance sur un Occident désormais dominé par des peuples germaniques organisés en royaumes barbares. C'est aussi lui qui a garanti aux chrétiens cette tolérance qui équivalait à la reconnaissance du christianisme comme religion d'Etat. Son règne s'est également illustré par la construction des premiers monuments chrétiens. Plus tard, c'est le règne d'un autre empereur d'origine illyrienne, Justinien, qui marque le dernier grand effort pour la reconstitution de l'Empire romain dans son intégrité territoriale, aussi bien que dans son unité institutionnelle et ecclésiastique. Beaucoup plus brillante et solide fut cependant son action culturelle, marquant le premier éclat de la grande civilisation byzantine: dans l'architecture et l'art de la mosaïque, l'édification des grands monuments de Constantinople, de Ravenne, de Thessalonique, de Chalcédoine, etc., aussi bien que dans la vie intellectuelle, l'essor des lettres et de l'histoire. L'héritage le plus glorieux légué par Justinien est sans doute son œuvre législative, évolution du droit romain, qui reste le fondement du droit civil moderne. Justinien, le plus grand des empereurs d'Orient et le plus illustre des empereurs illyriens, fut un monarque orgueilleux à tendances despotiques, diplomate habile, imbu du concept de l'unité romaine, doué d'une extraordinaire puissance de travail et d'une vaste culture classique. Par la grandeur de sa vision historique, par la valeur de son œuvre législative, ainsi que par la durée de son règne, il mérita de donner son nom au 6^{e} siècle, dit le "siècle de Justinien."

Les caractères latins de la civilisation sud-est européenne allaient en s'estompant au profit d'un hellénisme qui s'appuyait désormais sur une capitale dont la majorité des habitants parlaient grec. De son côté, le christianisme triomphant s'organisait dans les Eglises autocéphales. L'Eglise de Constantinople était grecque par son patriarche, par la langue de sa liturgie, plus profondément par les sources de sa théologie qui s'appropriait le fonds de la philosophie antique. Il n'en restait pas moins que les maîtres de Constantinople, jusqu'à la conquête ottomane en 1453, ont été les hérauts plus ou moins convaincants de l'idée impériale romaine. L'Empire et la civilisation byzantines sont nés de cette symbiose entre les structures romaines de l'Etat, la culture hellénistique et la foi chrétienne.

Avec l'immigration des Slaves commence ensuite une nouvelle époque, historiquement obscure, pour la péninsule balkanique. Leur poussée a fait refluer les populations antérieures sur la côte et dans les îles, renforçant le caractère grec à l'est, illyrien-romain à l'ouest. La péninsule porte dans sa toponymie les traces de leur présence car ils ne se sont pas contentés de piller les villes antiques. Agriculteurs, exploitant le sol par leurs communautés familiales (*zadruga*) regroupés en clans et tribus, ils ont formé des *slavinies* qui ont su se rendre indépendantes des puissances voisines.[8]

Cette époque est caractérisée essentiellement par le repli des Illyriens-Albanais sur

leurs territoires actuels. Plus importants que les mouvements orientés Nord-Sud, qui ont été des mouvements de tribus, les mouvements Est-Ouest ont été organisés par des États, ont poursuivi les intentions des puissances politiques et ont duré plus longtemps. L'Albanie est le terrain sur lequel la longue querelle entre le monde romain occidental et le monde oriental balkanique et byzantin s'est exprimée de la façon la plus accusée. La cible des envahisseurs occidentaux c'est la domination de la péninsule avec pour point final Constantinople: ce fut le cas de Rome, de Venise, des Normands et des Anjous. Les Orientaux, que ce soient les Goths, les Byzantins, les Bulgares, les Serbes ou les Ottomans veulent réussir une sortie politique dans la mer Adriatique et parfois, comme les Goths, les Byzantins et les Ottomans sous Mehmet II, veulent utiliser l'Albanie comme un pont pour sauter en Italie.

Une des pages les plus illustres de l'histoire des Albanais fut écrite notamment, sous la conduite de Skanderbeg devenu leur héros national, pour empêcher le débordement des Ottomans vers l'Occident. Issu d'une maison albanaise de moyenne noblesse, Georges Kastriote dit Skanderbeg est né vers 1403 et élevé en otage chez les Ottomans où il a reçu le surnom d'*Iskander bey*, "prince Alexandre," imaginé par la suite comme un signe de reconnaissance de son ascendance illyrienne, faisant allusion à Alexandre le Grand. Il a déserté en 1443 lors de la défaite ottomane devant les Hongrois à Nis (Naissus). À la tête d'une petite troupe de cavaliers, trois cents dit la tradition orale, il s'est emparé de Kruja, non loin de Durrës et de Tirana. Le lendemain, il hissait sur la citadelle le drapeau aux armes de sa famille: double symbole chargé d'avenir. Le drapeau de Skanderbeg allait devenir l'emblème de l'Albanie indépendante et la date même de la proclamation de l'indépendance en 1912, le 28 novembre, qui restera celle de la fête nationale albanaise, fut imaginée comme une réplique à ce jour ancien. En 1444, Skanderbeg fut proclamé prince des Albanais lors de la Ligue de Lezha (Alessio), dans la ville côtière contrôlée à l'époque par les Vénitiens. Il a combattu depuis contre les Turcs ottomans qu'il a pu arrêter aux portes de l'Europe durant plus d'un quart de siècle, à l'apogée même de leurs conquêtes européennes. Pratiquement seul, c'est grâce à son adresse personnelle qu'il a réussi à arrêter plusieurs offensives, conduites non seulement par les meilleurs hommes de guerre ottomans tels Evrenos Bey ou Ballaban Pacha, qui a péri au combat, mais aussi par les deux plus puissants Sultans des Turcs ottomans eux-mêmes: Murâd II qui est mort en 1451 après un long siège échoué devant les murs de Kruja, dont le héros albanais avait fait sa capitale, et Mehmet II *Al Fâtih*, le "Conquérant" de Byzance et des Balkans, qui a mis trois fois le siège devant Kruja sans pouvoir lui venir à bout. En janvier 1468, terrassé par une attaque de fièvre, Skanderbeg mourait invaincu à Lezha. Après sa mort, le relais a été pris par l'un de ses principaux généraux, Lekë Dukagjini, dernier descendant d'une grande maison de la noblesse albanaise, reconnu aussi par la tradition orale comme le premier législateur albanais. Il a fallu encore plus d'une dizaine d'autres longues années pour que les Ottomans arrivent à s'emparer des dernières forteresses et annexer le pays albanais.

L'affranchissement Administratif et Politique

L'aire de peuplement albanais, effectivement soustraite dès la fin du 6e siècle au pouvoir de l'Empire d'Orient, demeura pour une longue période dépourvue de garnisons byzantines. Il n'y existait pas d'administration impériale, ni d'organisation ecclésiastique. Tout au long du 7e siècle, dans les Balkans, l'Empire avait dû reculer ses limites administratives jusqu'à la Thrace, car à l'Ouest son premier souci était la défense de Thessalonique et de Constantinople. Préoccupé par la pression arabe à l'Est, par les attaques bulgares à l'Ouest, par la longue "Querelle des Images" et par les fréquentes manifestations d'anarchie intérieure, l'Empire d'Orient ne fut pas en mesure, même au 8e siècle, d'étendre son autorité dans l'Ouest des Balkans. Ce n'est que vers le début du 9e siècle, lorsque la politique italienne de Charlemagne, les succès de Pépin en Dalmatie et l'apparition des Arabes à l'Ouest menacèrent sa suprématie navale dans l'Adriatique, rendant ainsi possible une invasion franque dans les Balkans, que Byzance se vit contrainte d'intervenir pour soumettre à nouveau les régions côtières occidentales.

Entretemps ces régions connurent une période d'indépendance de plus de deux cents ans. Mais la documentation écrite dont on dispose garde un silence complet sur l'histoire de cette époque. Seules les fouilles archéologiques relatives à ces siècles et les déductions partant de l'état de choses postérieur permettent de se faire une idée de l'évolution des faits.

Le système agraire hérité de Rome, fondé sur les *latifundia* et la colonat, fut bouleversé par l'établissement des nouveaux cultivateurs, surtout des Slaves. À côté des paysans-soldats, les stratiotes, on vit se développer à partir du 7e siècle une grande masse de la population constituée de paysans libres rassemblés en communautés rurales et pastorales. Cette paysannerie libre trouva l'expression de son statut dans la loi agraire, *nomos georgikos*, de Justinien II (705–711). Le paysan y apparaissait propriétaire entier et héréditaire de son bien-fonds individuel, pour ce qui était des champs labourés, des vergers, des vignes et des potagers, prêt à les défendre l'arme à la main. Uni aux autres habitants du village, il formait la *kujria*, une communauté propriétaire des bois, des pâturages, des eaux et des terres non cultivées, des moulins et, dans certains cas, champs labourables qui tout en étant inaliénables étaient périodiquement redistribués entre les familles. Aux yeux de l'autorité byzantine, cette communauté constituait une unité administrative et fiscale. Elle était imposée pour une somme globale et ses membres étaient solidairement responsables de la rentrée de l'impôt. Il s'agissait là d'un compromis entre la notion romaine de propriété, *uti et abuti*, et les habitudes communautaires locales, qui ont abouti à ces formes de propriétés collectives fondées chez les Slaves sur la *zadruga*, communauté familiale, et, chez les Albanais sur le *fisi*, lignage segmentaire.

Libres et indépendantes, ces communautés demeuraient pour longtemps soustraites à tout tribut. Cette tradition s'est si profondément consolidée dans la pratique sociale que plus tard, lorsque de hauts pouvoirs chercheront à y porter atteinte, ils se

heurteront toujours à une résistence acharnée. La longue absence d'une administration d'Etat fit de plus en plus sentir la nécessité d'une défense collective. La propriété commune, les solides liens de cohésion sociale et la sévère discipline guerrière firent de chaque communauté territoriale ou lignagère une unité d'organisation sociale et politique. Toutefois, le caractère essentiellement naturel de l'activité économique entraînait l'isolement des communautés. Il s'ensuivit des différences dialectales dans la langue et une diversification dans les usages, les coutumes et les modes de vie.

Le même panorama se présente pour la vie urbaine aussi. L'ouragan barbare passé, toutes les anciennes villes ne se relevèrent pas. Certaines d'entre elles, notamment Apollonie, Bouthroton, Phoiniké, Albanopolis et Antigonea disparurent à jamais. Les autres, à l'instar de Dyrrachium, qui restait la ville principale, s'enfermèrent dans leurs citadelles, Scodra, Scupi, Oricum, Amantia, Lissus, Drivastum, Ulcinium, etc. Tant que l'économie naturelle continua à prévaloir dans les campagnes, la production artisanale des villes, destinée à la clientèle rurale, demeura assez restreinte. Le meilleur témoignage en est l'extrême rareté, voire l'absence complète de monnaies durant l'époque post-justinienne, si l'on se confie au résultat des fouilles archéologiques. Aussi leur population resta-t-elle faible et le rythme de leur développement économique particulièrement lent. Toutefois le pays n'était pas, comme on l'imagine parfois, totalement isolé du monde extérieur. Dyrrachium, Oricum et Ulcinium, les trois principaux centres commerciaux, entretenaient des rapports avec divers ports de l'Adriatique et même avec la lointaine Constantinople. La vie, si elle évoluait plutôt lentement, ne stagnait pas. C'est de ces siècles que date en effet la fondation des villes de Kruja, Sarda, Kastoria, appelées à devenir d'importants centres économiques et politiques.

En marge du cadre des pouvoirs byzantins effectifs, les villes principales se dotèrent d'une administration locale, devenant des *communæ civitates* indépendantes. Dyrrachium forma un archontat. Le peu de données que l'on possède sur l'organisation intérieure des autres *communæ civitates* ne provient que des fouilles archéologiques. Les villes étaient administrées par l'assemblée générale des citoyens, qui se réunissait sur la place de la ville et élisait ou destituait à la majorité des voix le *consilium*. Les *consiliarii* désignaient parmi eux le chef de la commune, intitulé *archonte* à Dyrrachium, *commes* à Ulcinium, *prior* à Kruja, *primas* ou *proteion* ailleurs. Cette longue tradition d'administration interne devait laisser de profondes empreintes dans la conscience des citoyens. Tout au long du Moyen Âge ils auront le souci de faire respecter leur assemblée par les souverains étrangers, par les princes locaux ou les patriciens de la ville.

En 1453, déjà maîtres de l'ensemble de la péninsule, les Ottomans ont supprimé les dernières enclaves chrétiennes avec la prise de Constantinople. Ainsi disparaissaient tour à tour dans le Sud-Est européen les royaumes des Bulgares (1393) et des Serbes (1459), les principautés des Grecs (1460) et des Albanais (1506). La domination ottomane, définitivement établie à partir du 16^{e} siècle, inaugura une autre longue période de renversement. Les grandes villes albanaises, autrefois prospères,

telles que Durrës, Shkodra, Berat, Kruja, se réduisirent à de simples villages pour ne plus se relever pendant tout le 16e siècle. D'autres agglomérations anciennes, Drisht, Danja, Shirgj, entre autres, devaient complètement disparaître de la carte. Désormais, malgré un développement relatif de villes nouvelles créées par les Ottomans, on ne trouvait que fort peu d'artisans et de commerçants dans les villes. Les anciens contacts entre les côtes albanaises et le reste du littoral adriatique furent interrompus. Les marchands étrangers n'empruntaient plus l'importante Via Egnatia.

Dans les campagnes aussi, allant de pair avec l'accroissement du nombre des timars, on assiste au raffermissement de la situation du *sipâhî* face au paysan *reâyâ*. L'intérêt prépondérant des spahis pour la carrière militaire et leur peu d'attachement à leurs terres n'étaient guère faits pour stimuler le développement économique. Dans ces circonstances s'affirma de nouveau une tendance nette au retour à l'économie naturelle.

Toutefois, malgré leurs efforts, les Ottomans ne réussirent pas à instaurer leur régime féodal et militaire dans toutes les régions de l'aire de peuplement albanais. Comme dans tous les Etats de la même époque, la réalité de l'administration dépendait des moyens dont elle disposait. Efficace le long des voies de communication et dans les villes et les plaines, l'autorité du sultan devenait beaucoup plus théorique dans les zones montagneuses. L'Albanie du Nord surtout, comme le Monténégro et les régions de l'Epire ou du Péloponnèse, ont gardé une indépendance de fait appuyée sur leurs structures lignagères et limitée seulement par un tribut que l'on oubliait souvent de payer.

Les gouvernants ottomans furent contraints à dispenser du régime des timars les régions des Grandes Montagnes, de Dukagjini et Mirdita en Albanie du Nord, la région de Shpati en Albanie centrale et les montagnes de Laberia et de Himara en Albanie du Sud. Ils leur reconnurent, comme ils avaient déjà fait pour les Himariotes en 1492, leurs *venomes*, c'est-à-dire le droit de s'administrer selon leur anciennes coutumes locales, n'exigeant d'eux, au lieu de la longue liste des obligations du *reâyâ*, que le seul versement du *kharâdj*, symbole de leur soumission, qui est devenu par la suite un impôt de capitation payé par les non-musulmans, mais qui à l'origine correspondait à un rachat fictif des terres pour continuer à les utiliser.

Dans son application quotidienne, le statut des paysanneries chrétiennes sous les Ottomans ne marquait pas une rupture avec le passé byzantin. D'autant que le pouvoir avait laissé en place l'ordre traditionnel. Le village était une communauté solidairement responsable face à l'administration fiscale, mais qui s'auto-administrait, avec une assemblée des chefs de "maisons" ou d'exploitations et un chef de village désigné par elle. On reconnaîtrait ainsi les chefs de villages aux noms divers: *archon* en pays grec, *knez* en pays serbe, *çorbadji* en pays bulare et *i par i fshatit*, "premier du village," ou *kryeplak*, "chef des anciens," en pays albanais. Ils étaient élus par l'assemblée des chefs de "maisons," qualifiés toujours d'anciens et dont le choix se limitait en général à quelques lignées réputées pour leur richesse ou leur

sagesse. Ce sont ces assemblées qui réglaient la vie de la communauté et qui s'efforçaient de résoudre les conflits sur la base des lois de la coutume. Celles-ci étaient en général non écrites, mais transmises soigneusement par la tradition. Très variables suivant les groupes ethno-linguistiques, et à l'intérieur de ces groupes au gré des régions et des modes de vie développés, leur élaboration s'était faite à partir d'éléments successifs parmi lesquels dominait l'héritage byzantin.

Il en existait plusieurs normes juridiques traditionnelles dans l'aire de peuplement albanais. Le droit coutumier le plus connu est le *Kanuni i Lekë Dukagjinit*, que la tradition fait remonter au prince Lekë Dukagjini, compagnon de Skanderbeg, sans qu'on puisse confirmer la validité de cette relation. La plupart des travaux ethnographiques dénomment par ce terme les normes juridiques coutumières observées dans la région de Dukagjini en Albanie du Nord et sur le Plateau de Dukagjini jusqu'au Kosovo,[9] c'est-à-dire sur le territoire des anciens domaines de la principauté des Dukagjini. Mais dans la tradition albanaise, les droits de la coutume s'étendaient sur un domaine plus large, notamment dans ces régions où ont été repérés les derniers vestiges de l'organisation lignagère de type segmentaire. En Albanie centrale, sur la rive droite de Shkumbini, dans la région de Ghèghenie proprement dite, où s'étendaient les anciens domaines de la principauté de Georges Kastriote, dit Skanderbeg, les travaux ethnographiques ont retenu des normes semblables sous le nom de *Kanuni i Arbërisë* "Droit d'Albanie" ou *Kanuni i Skënderbeut* "Droit de Skanderbeg." Dans d'autres régions, notamment dans la région des Montagnes d'Albanie du Nord depuis la Montagne de Shkodra jusqu'à la Montagne de Gjakova et la Plaine de Kosovo c'est le terme de *Kanuni i Maleve* "Droit des Montagnes," qui a été retenu. Il est cependant fort probable que ces dénominations locales soient des variantes des mêmes normes juridiques coutumières, observées depuis la vallée de Shkumbini jusqu'au Kosovo et probablement dans le du Sud-Ouest de l'Albanie, dans les régions de Vlora, Kurveleshi, Himara, Tepelena, généralement connues sous le nom de Labëria, jusqu'aux Montagnes des Souliotes. Dans ces régions du Sud-ouest, c'est encore un autre terme, *Kanuni i Labërisë* "Droit de Labëria," qui a été retenu par les travaux ethnographiques.

Ces normes non écrites, appelées de façon plus générique *ligj* ou *kanun*, régissaient tous les aspects de la vie quotidienne et confiaient directement à la communauté villageoise le règlement des conflits, sans médiation d'aucune autorité supérieure. Sur ces bases s'étaient développées au fil des siècles des agglomérations rurales, assurément très diverses selon les régions géographiques, mais rassemblant des éléments semblables. Habitations et jardins clôturés par des haies limitaient ce qui était considéré comme propriété familiale transmissible d'après les lois du groupe. Au-delà, les champs cultivés, en général non clos, étaient également considérés comme possession privée, quel qu'en fût le statut légal. Au-delà encore, ou mélangés aux champs, s'étendaient les bois et les pâturages, souvent des montagnes entières, utilisés par la communauté dans son ensemble suivant des coutumes traditionnelles.

La persistance de ces structures limitait au minimum les contacts entre le pouvoir ottoman et ses *reâyâ*, et permettait ainsi de réduire les heurts. Demeurées en dehors de l'administration ottomane et isolées du reste du pays, ces populations nouèrent entre elles des liens de cohésion sociale très étroits, fondés sur les liens de parenté. Des structures sociales ont pu ainsi se diversifier: *fisi* en Albanie du nord et *fara* en Albanie du sud-ouest, comme la famille patriarcale grecque ou bulgare, la *zadruga* serbe et la tribu monténégrine ou valaque. Ce qui a permis aux cultures propres aux différents groupes ethniques de survivre et d'évoluer sur la base de la transmission orale des savoir-faire techniques et des normes sociales, aboutissant à des genres de vie et à des systèmes de valeurs exprimés dans les littératures orales, les fêtes coutumières et les arts traditionnels.

Pendant les 16^{e} et 17^{e} siècles, dans les régions de montagne, ces mêmes communautés ont tenu tête à toute tentative des Ottomans de les soumettre à leur loi. Elles ont gardé leur autonomie et sont devenues par la suite les principaux foyers de la résistance à la domination ottomane.

Stratification Culturelle

La situation intermédiaire entre l'Occident et l'Orient a toujours marqué l'image culturelle de l'Albanie qui n'a pas pu être brouillée par la longue domination ottomane plus récente. Cela se voit dans l'histoire événementielle et dans l'histoire religieuse, dans les traditions culturelles et dans les modes de vie, dans les représentations collectives et dans les activités de création artistique et symbolique des Albanais. Il faut souligner à ce propos que l'Albanie a été toujours orienté vers l'Occident plus que ses voisins. Parmi tous les pays balkaniques, y compris même la Roumanie malgré sa langue romane, la Dalmatie, l'Albanie et les îles ioniennes sont les pays qui ont été directement plus ouverts aux influences culturelles de l'Occident. L'hésitation de l'Albanie entre l'Orient et l'Occident apparaît, comme dans le cas de la Dalmatie, non seulement dans le champ politique ou dans le domaine linguistique—où l'importance des travaux d'Eqrem Çabej est décisive—mais aussi dans l'ampleur des traditions culturelles et religieuses,—à qui la synthèse qui suit doit encore l'essentiel[10].

Dans les traditions culturelles albanaises on peut distinguer plusieurs phases d'évolution qui se rapportent successivement aux traditions pré-indo-européenne, indo-européenne, grecque ancienne et romaine. D'autres découpages proviennent de la partition religieuse de la population d'après les différentes religions universalistes qui ont effectivement influé sur les différences régionales de l'organisation sociale et culturelle. Ces découpages correspondent à une phase qu'on pourrait qualifier de balkanique, qui se rattache à la prépondérance chrétienne, et finalement à une phase ottomane qui se rattache à l'influence islamique.

Le fondement des traditions culturelles qui accompagne l'Albanais du berceau à la tombe provient sûrement de ses ancêtres indo-européens, ce qui peut être confirmé

par la comparaison avec les traditions des autres peuples indo-européens. Comme la langue, les traditions culturelles albanaises doivent beaucoup aux influences de la Grèce ancienne. De même, l'influence très importante de la langue latine sur la langue albanaise s'est étendue dans le domaine des coutumes et des représentations traditionnelles. Un grand nombre de dénominations des croyances traditionnelles albanaises sont empruntées au latin, les noms de certaines figures mythologiques par exemple, comme *fati, drangua, ora, shtriga, zana*, etc. Ces figures et ces croyances doivent être forcément préromaines, leur nom seul étant nouveau,[11] ce qui a pu sans doute les faire modifier. Un fait important est que la religion chrétienne, qui en Albanie comme dans les autres pays a inauguré une nouvelle époque culturelle, est importé en Illyrie par l'Italie. De cette façon les nouveaux rites chrétiens et préchrétiens ont pénétré sous une enveloppe chrétienne latine.

Certaines formes rituelles magiques et propitiatoires, de même que la plupart des pratiques cérémonielles et traditionnelles, sont en effet très anciennes. Elles appartiennent au stade pas encore organisé du système des croyances et trahissent le maintien d'un vieux fonds de religiosité balkanique, notamment à travers les représentations du cosmos et de la nature. La religiosité albanaise et sud-est européenne se nourrit bien de légendes et de mythes, de superstitions et de croyances aux pouvoirs surnaturels. Car l'influence des religions universalistes sur plusieurs de ces manifestations culturelles est demeurée généralement superficielle.

L'élément le plus important de la culture albanaise est effectivement son appartenance dans l'ensemble balkanique qui repose sur un terreau ancien chrétien, hellénique et slave, sur lequel s'est ajouté l'influence ottomane et islamique plus récente. Les régions culturelles albanaises sont sous l'influence de l'un ou de l'autre des trois cultes principaux: l'islam qui est le plus diffusé, le culte orthodoxe qui a presque la même importance et le catholicisme qui malgré sa diffusion plus limitée n'est pas moins actif et enraciné. Jusqu'à une certaine mesure, les religions ont donné leur orientation idéologique dans différents aspects de la culture traditionnelle. Elles ont accusé la diversité des phénomènes culturels et elles ont marqué certaines formes et manifestations culturelles, dans le domaine de la littérature, l'art figuratif, la tapisserie, l'architecture, la gastronomie, l'habillement, les modes de vie, les coutumes et les rites.

L'Eglise chrétienne en Albanie, comme partout ailleurs, s'est efforcée d'éliminer les traditions du paganisme, quoique leur disparition totale ait été impossible. En général les rites et les prescriptions religieuses sont suivis, dans chaque ensemble respectif, plus ou moins notamment dans les fêtes du cycle de l'année et dans les différents rituels et cérémonies du cycle de la vie. Les enquêtes de pratique manifestent même qu'il s'agit là du palier religieux le plus résistant. Certaines cérémonies, par exemple la messe des relevailles, le baptême sacramental et la communion du côté chrétien ou la circoncision du côté musulman, sont utilisées presque régulièrement dans les régions et les milieux sous l'influence du christianisme ou de l'islam. En effet chacune des religions a marqué de façon évidente, tantôt

plus tantôt moins, les traditions culturelles albanaises et sud-est européennes. L'inventaire qui fournit les noms de personne présente évidemment un taux religieux très élevé. Les chants de naissance et de mariage, les berceuses et les lamentations, sont aussi plus ou moins influencées surtout par le christianisme.

Un indice commun dans les coutumes, les traditions et les langues des groupes ethniques balkaniques s'est conservé plus particulièrement du temps de la domination ottomane. L'islam avec lequel est fortement lié cette influence a abouti à la formation d'une idéologie commune chez tous les musulmans des pays balkaniques en marquant de façon évidente un grand nombre de valeurs sociales et culturelles. À l'influence islamique, on doit la couverture des femmes jusqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale dans les principales villes sud-est européennes, car dans les villages ou les montagnes cette influence n'a jamais pu gagner le terrain. Dans la vie intime et la cosmétique des femmes musulmanes des pays balkaniques se retrouvent des traces évidentes de l'Orient islamique. Dans les cérémonies du mariage de la femme musulmane albanaise est ajoutée la veillée du henné. Grâce à l'islam les cérémonies de la dation du nom se sont beaucoup unifiées parmi les peuples balkaniques. Entre la naissance et le mariage s'est intercalée la circoncision comme une nouvelle cérémonie spéciale souvent effectuée parallèlement avec un mariage. Des cérémonies communes se retrouvent également dans les fêtes religieuses des musulmans des pays balkaniques. Finalement existent encore en Albanie les vestiges de croyances et de représentations turques et islamiques, certaines figures mythologiques de monstres ou d'ogres, ainsi que plusieurs héros dans les contes.

Un autre élément de la plus grande importance chez les Albanais et les autres populations sud-est européennes, c'est la religion populaire qui a toujours été fortement prégnante bien que souvent faussement interprétée. Les phénomènes qui lui correspondent ont rarement été regardés comme résultant de traditions par voie de résistance aux formes plus modernes de la vie religieuse. Sociologiquement, cette perspective renvoie soit à la religiosité cosmique, soit aux phénomènes religieux fondés sur des modes de sociabilité des communautés sociales et culturelles tels que la famille patriarcale, le village isolé, l'emboîtement des particularismes dans le réseau des allégeances féodales, etc. Partout où une religion historique tend à refouler les religions populaires ou archaïques, l'acculturation produit très souvent des phénomènes syncrétiques, où des groupes de représentations et de pratiques se combinent en un système original dont les significations sont superposées selon l'étage auquel est placée l'interprétation. Un exemple spectaculaire est celui des pratiques religieuses albanaises, dans lesquelles le fond sud-est européen est recouvert en apparence de formes chrétiennes et islamiques. On trouve alors des cas extrêmes de distorsion entre la religion officielle et la vie religieuse populaire, même lorsque celle-ci se déroule dans une mise en scène chrétienne ou islamique.

Plusieurs influences réciproques provenant de l'interaction entre les différents groupes ethniques balkaniques sont cependant plus importantes que les influences

religieuses. Ainsi par exemple les pasteurs aroumains d'Albanie et d'Epire doivent beaucoup aux traditions des Albanais. Parmi les deux peuples, on retrouve un très grand nombre de coutumes semblables, fêtes, rites de mariage, vêtements, frisures, etc. ou bien la coutume des frères de sang qu'on retrouve parmi les Aroumains, les Albanais, les Grecs et les Slaves pratiqué entre eux ou les uns avec les autres qu'ils soient chrétiens ou musulmans, malgré les interdictions imposées par l'Eglise. Il faudra peut-être insister davantage sur d'autres coutumes communes des peuples pasteurs des Balkans. Les Albanais, les Aroumains d'Albanie et de Grèce, ainsi que les Bosniaques et les Herzégovinois ont une coutume commune de divination du futur en scrutant l'épaule de l'agneau ou du poulet, ainsi que le jeu aux osselets commun aux Roumains, aux Slaves et aux Albanais ou bien l'art du tatouage commun aux Albanais, aux Aroumains et aux catholiques de Bosnie. Les Slaves ont donné aux Albanais et à d'autres peuples balkaniques les noms pour désigner les représentations collectives du vampire, des nains, etc. Certaines influences slaves se retrouvent aussi dans le calendrier des fêtes albanaises. Les montagnards monténégrins aussi, dont une partie est réputée être partiellement de souche albanaise, font preuve d'une ressemblance plus importante en coutumes et traditions avec les habitants des Montagnes au Nord de l'Albanie. Parmi les Albanais on retrouve également beaucoup de traditions héritées de Byzance ou de la Grèce médiévale et moderne, comme les Grecs en Epire ont hérité des Albanais du Sud certaines coutumes dans leurs modes de vie et surtout dans la mélodie de leurs chants populaires: leurs danses "arvanitiko" et "tsamiko," par exemple. Un élément très important de l'unité balkanique est constitué enfin par les traits unitaires dans les thèmes et les formes de la poésie orale parmi tous les peuples des Balkans. Les motifs de la légende de la construction du fort de Shkodra, les analogies dans les légendes du frère mort ou du retour du mari le jour du remariage de sa femme font partie du même ensemble culturel. Dans les chants de mariage ou d'amour des peuples balkaniques la description des traits physiques des héros est souvent analogue. Et l'unité balkanique se retrouve parfois jusqu'en Italie du Sud et en Sicile.

Particularisme Local et Unité Culturelle

Les traditions culturelles représentent une série de catégories de l'organisation de la structure sociale de caractère géographique, culturel, historique et idéologique. Un critère essentiel devient alors la référence aux territoires culturels d'appartenance. Il est significatif que la notion de territoire culturel est avancée pour sous-tendre virtuellement toutes les identités de groupe et que les revendications directes sur les territoires sont cruciales dans plusieurs incidences des conflits ethniques. L'appropriation de cette notion mène nécessairement aux questions de l'identification collective et des frontières de groupe, et réciproquement.

En premier lieu, la plupart des communautés parentales correspondent, au moins théoriquement, à une référence territoriale définie. Toutefois, si cette affirmation, par

définition, est presque entièrement vrai pour le groupe familial, cela ne peut pas être affirmé avec la même garantie en ce qui concerne les communautés parentales plus larges. C'est donc la présence de relations territoriales sur la base d'un espace défini, indépendantes de l'origine parentale, qui se fait plutôt remarquer dans l'organisation traditionnelle de la société albanaise, comme partout ailleurs. Ainsi, dès le Moyen Âge, autant qu'on puisse en juger d'après les noms patronymiques des chefs de famille enregistrés dans les registres de cadastre ou dans d'autres documents de l'époque, non seulement les régions mais les villages non plus n'étaient pas composés des mêmes lignages. D'autant plus que durant les 19e et 20e siècles, quand les mouvements démographiques et processus de mobilité sociale vont en s'intensifiant à l'intérieur de la population albanaise, il y aura des déplacements et des migrations continues de descendants nombreux en lignes verticales et horizontales. De cette manière, dans la plupart des cas, il s'est créé un écart entre les relations dérivant de la parenté et les rapports fondés sur le voisinage et le territoire. Cela est d'autant plus marqué qu'on s'approche des zones de campagne, le long des vallées, au carrefour des grandes voies de communication ou des grands centres urbains.[12]

Les régions ou "confédérations villageoises"[13] représentent des unités géographiques, culturelles, économiques et sociales formées au cours de l'histoire par un nombre relatif de villages. L'anthropologie historique albanaise n'a pas pu arriver à suivre de manière détaillée le processus historique de la naissance et de la dynamique de l'élargissement et de l'unification ou du morcellement et du rétrécissement des différentes entités territoriales et culturelles albanaises. Cependant, bien que les conclusions des recherches ethnographiques et historiques soient séparées et incohérentes, ces processus sont déjà mis en évidence et ne sont pas tout à fait inconnus.[14]

Les entités territoriales et culturelles albanaises sont des formations principalement historiques, engendrées dans des conditions spéciales, dès le haut Moyen Âge, sur la base d'une division territoriale des tribus illyro-albanaises. Les différentes organisations sociales, tout au long du Moyen Âge, avec le morcellement politique et administratif qui en est résulté, constituent le facteur le plus important d'une pareille division. Les Principautés médiévales albanaises, par exemple, se sont développées depuis le 13e siècle jusqu'à la fin du 15e siècle dans les conditions de l'affaiblissement de la domination byzantine. En même temps, le caractère archaïque des villages, presque toujours sous la direction d'une assemblée constituée d'anciens est probablement déterminé par l'existence de divisions segmentaires propres aux systèmes lignagers, particulièrement accusées dans le Nord de l'Albanie. Mais ce caractère est également redevable au rôle des pasteurs, dont les plus connus sont les Aroumains, les Saracatsans (de langue grecque), les Yürüks (de langue turque), et qui parcouraient l'ensemble du Sud-Est européen en pratiquant l'élevage nomade et en transhumant. Dans les groupements sans organisation de type lignager explicite, c'est aussi l'impact de l'unité sociale et territoriale traditionnelle la plus large, le "pays": appelée "terre" (*tara*) en Roumanie, ou "montagne" (*mali*) en Albanie, et qui

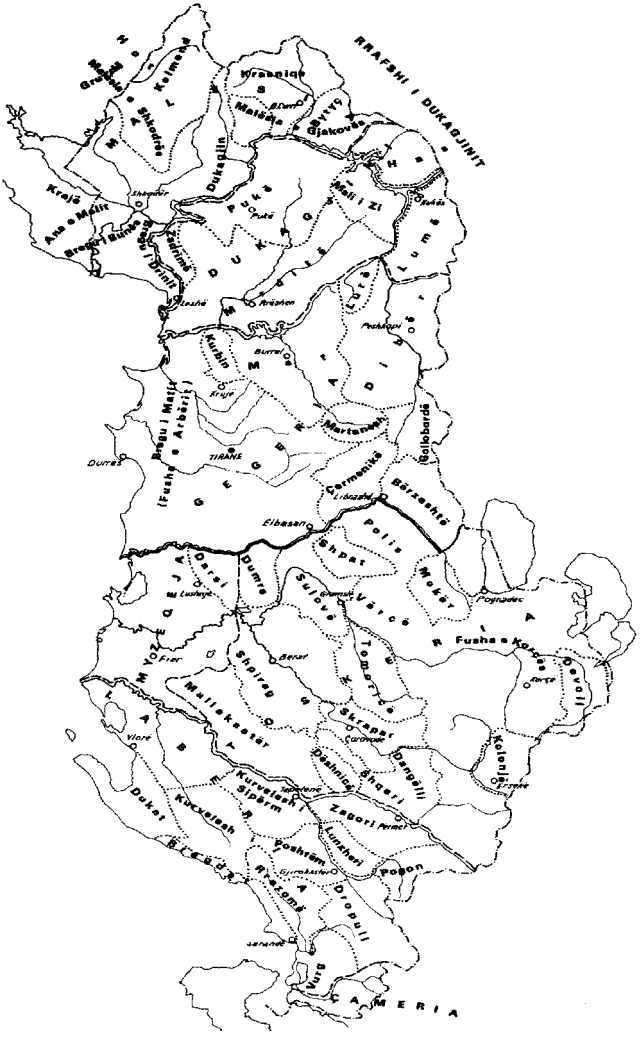


FIGURE 1
Régions ethno-historiques et culturelles en Albanie.[15]

se présente comme une confédération de villages.[16] En pays albanais plus particulièrement, la notion de "montagne" (*mali*) représente effectivement une organisation économique et sociale médiévale, formée de pasteurs ayant une propriété commune sur les pâturages sans avoir nécessairement des liens de parenté. Ce n'est qu'à partir du 15e siècle que cette forme d'organisation sera supplantée par d'autres unités segmentaires qui ont pris des appellations différentes, *fisi* ou *fara*. Sur les fondements de *fisi*, à partir du 18e siècle, s'établit *bajraku*, une unité territoriale, administrative et militaire, qui renforce davantage les différences régionales. Toutefois, c'est le terme de *montagne* qui est resté dans l'appellation ultérieure de la

plupart des entités territoriales et culturelles qui ont reposé sur les anciennes divisions.

On connaît déjà la division principale de l'Albanie entre le Nord qui s'appelle *Guèguenia* et le Sud qui s'appelle *Toskëria*, séparés, pas très nettement d'ailleurs, par la vallée du fleuve Shkumbini, qui parcourt toute l'Albanie centrale de l'Est en Ouest. Ces divisions principales sont en effet composées d'autres entités qui se distinguent culturellement de façon plus ou moins pertinente. Ainsi, en Albanie centrale se distinguent les Montagnes de Guèguenia proprement dite situées sur la rive droite de Shkumbini. L'union des neufs Montagnes de Guèguenia (Mati, Martaneshi, Lura, Dibra, Tirana, Kruja, Benda, Tomadhea, Kurbini, Çermenika) est à la base des anciens fiefs de la famille des Kastriote qui sous Skanderbeg est devenue le soutien des guerres de libération menées par les Albanais au 15e siècle contre les Turcs ottomans. Plus au Nord, sur la rive gauche de Drini, se situe la région de Dukagjini où s'épanouit, vers le 14e siècle, la jeune maison princière des Dukagjini, littéralement les descendants du Duc Jean, qui donnent leur nom à la région.[17] Ce nom ancien, quoiqu'il ne fût pas remplacé par un nouveau, s'affaiblit au point d'être oublié. À sa place réapparaissent les noms des Montagnes qui composaient la région: Mirdita, Luma, Hasi, Malziu, Berisha, Merturi, Puka, Iballa, etc. Encore plus au Nord, sur la rive droite de Drini, se situe la région des Montagnes Albanaises proprement dites, qui depuis le 14e siècle ont de plus en plus réduit les domaines de la Principauté de Pulatum. Cette région est plus connue par ses deux principales divisions: la Grande Montagne ou la Montagne de Shkodra et la Petite Montagne ou la Montagne de Gjakova. Bien qu'elle ait gardé dans sa dénomination le terme de *Montagne*, elle est composée plutôt par des régions secondaires qui ne sont plus tributaires que des notions de *fisi* et de *bajraku*, par exemple Gruda, Hoti, Kelmendi, Kuçi, Trepshi, Shkreli, dans la Montagne de Shkodra, et Krasniqe, Gashi, Bytyçi, Nikaj-Merturi, Berisha, dans la Montagne de Gjakova.

Au Nord-Est, en dehors des frontières actuelles de l'Albanie, au Kosovo, se situent deux autres grandes régions culturelles qui se rattachent à l'ensemble de la *Guèguenia* lato sensu: le Plateau de Dukagjini se rattachant historiquement et culturellement à la région de Dukagjini et, plus à l'Est, la Plaine de Kosovo, toutes deux composées d'une série d'autres régions secondaires. Les Vallées de Drini, de Leshani et de Barani avec les régions de Dushkaja, Podrima, Reka, Rugova, Hasi, Gora, Opoja, Srecka, Podguri, etc. constituent le Plateau de Dukagjini, alors que les Gorges de Kaçaniku et les régions de Sirinici, Karadaku, Morava, Gollaku, Llapi, Shala, Koloshini, Drenice, Prekorupa, Caraleva, etc. sont à la base de la Plaine de Kosovo.

Au Sud, sur la rive gauche de Shkumbini, la Toskëria n'apparaît dans son ensemble comme une unité culturelle, économique, sociale et politique à part, que vers la fin du 18e siècle grâce aux agissements énergiques du puissant Pacha de Jannina.[20] Elle est composée par la région de Toskëria proprement dite à l'Est, la région de Myzeqe à l'Ouest, la région de Labëria au centre et la région de Çamëria (Tchamidès) à l'extrême Sud. La région de Toskëria proprement dite est située entre

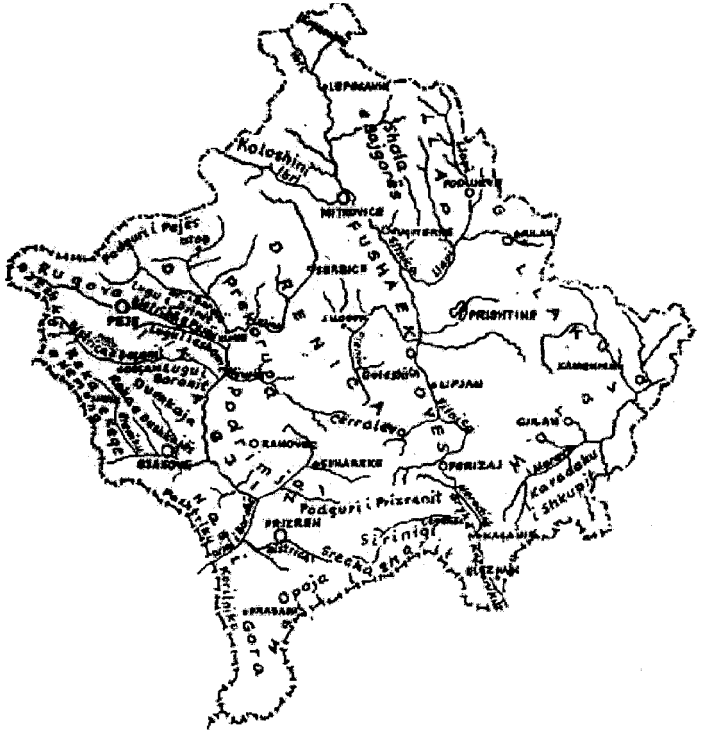


FIGURE 2
Régions ethno-historiques et culturelles au Kosovo.[18]

la rive droite de Viosa et la rive gauche de Shkumbini jusqu'aux frontières de l'Albanie au Sud-Est. Elle a continuellement gagné en importance en incluant d'autres régions secondaires, comme les régions de Gora, Opari, Skrapar, Tomorrice, Kologne, Korça, Devoll, Dangellia, Shqerria, Mokra, Polisi, Shpati, Verça, Sulova, Mallakastra, etc. À l'Ouest de la Toskëria, sur les vastes campagnes maritimes, entre la rive gauche de Shkumbini et la rive droite de Viosa, s'étend la région de Myzeqe, l'ancien domaine de la puissante famille princière albanaise des Muzaka (13e–15e siècles) dont elle a hérité le nom. Au Sud de la Myzeqe, sur la rive gauche de Viosa, se situe la région de Labëria. Elle inclut dans sa composition d'autres régions secondaires comme les régions de Kurveleshi, Rreza de Tepelena, Kardhiqi, Rrëzoma, Bregdeti (le "Bord de mer"), les Gorges de Dukat, etc. À l'extrême Sud de l'Albanie se situe enfin la région de Çamëria (Tchamidès) qui pénètre profondément sur les territoires actuels de la Grèce, le long de la côte ionienne jusqu'au golfe de Préveza au Sud et jusqu'au bassin de Jannina à l'Est.

La variété locale des traditions culturelles est liée au développement historique et culturel non uniforme des entités territoriales dans l'ensemble de l'aire albanaise, dont parmi les facteurs sont les différences dans le développement économique et



FIGURE 3
Aire de Peuplement Albanais en ex-Yougoslavie.[19]

social, les attributs géographiques de chaque région, les aires traditionnellement préférentielles pour chaque région en matière d'alliances matrimoniales, les divisions religieuses de la population, et surtout les interactions avec les divers groupes ethniques voisins. Néanmoins, en conséquence d'une longue coexistence en proximité territoriale, des relations économiques et sociales serrées, de l'influence réciproque et des destinées historiques communes, les villages se sont forgé des consciences sociales et des traditions culturelles spécifiques. Les attributs de leur cohésion sont devenus plus marquants et relativement différents en passant d'une entité territoriale à l'autre, parallèlement aux traits plus ou moins intégrés constituant le fonds culturel commun à l'ensemble de la société albanaise. La dynamique historique des entités territoriales, leur élargissement ou leur morcellement, sont les indices d'une conscience régionale relativement précaire. Cela apparaît plus clairement quand des parties de la communauté régionale plus large s'émiettaient et des territoires entiers demeuraient en dehors ou formaient des unités culturelles séparées. Les facteurs les plus divers ont agi à travers les siècles dans la formation d'un tableau varié, caractérisé par la mobilité et le dynamisme des traits culturels régionaux.

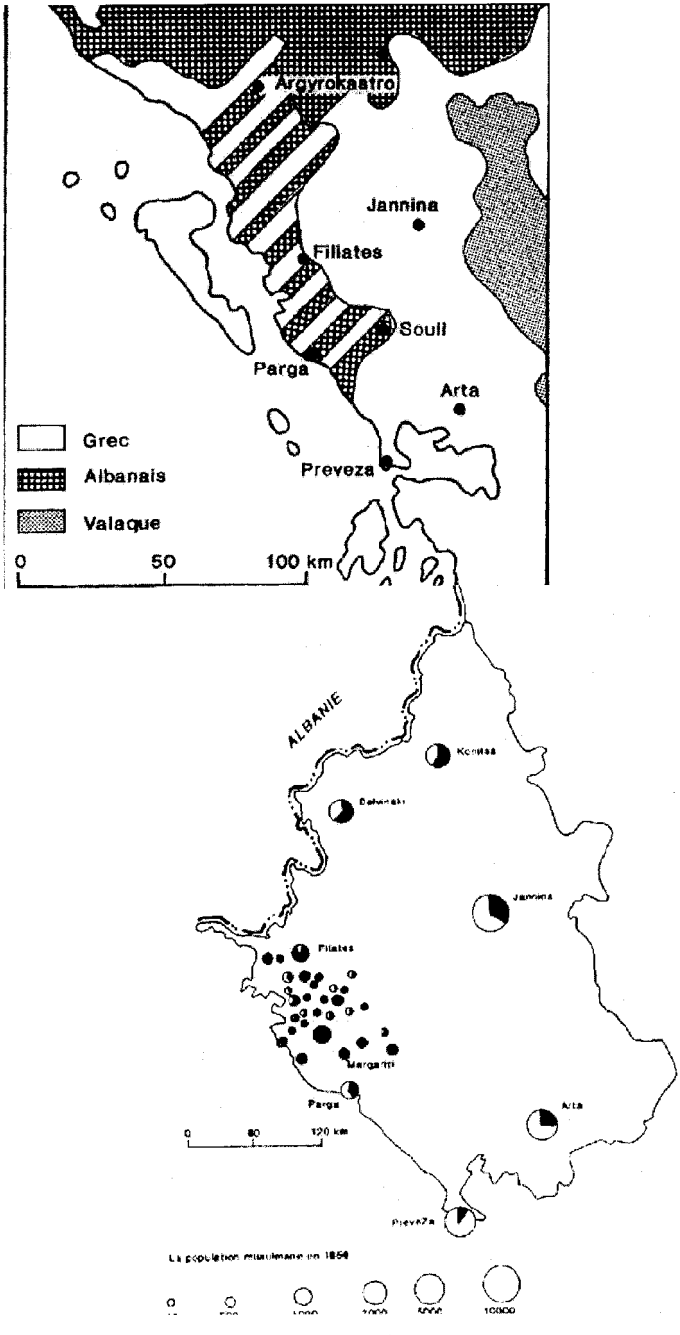


FIGURE 4

Aire de Peuplement Albanais (Tchamidès) et Distribution des Grecs et des Albanais en 1856 en Grèce dans la Région de Thesprotie, Épire Occidentale, qui apparaît comme une zone de partage et d'interférence, répondant à l'appellation de Çameria, pays des Tchamidès.[21]

À l'époque où la conscience historique de la population albanaise est parvenue au niveau du développement d'une conscience nationale, les représentations collectives, les pratiques rituelles et cérémonielles, les différents genres et les autres formes culturelles d'expression symbolique de la tradition, les différents thèmes et motifs, gagnaient des valeurs et des dimensions culturelles généralement partagées. Les différences locales des traditions culturelles albanaises existent en fait parallèlement à leur caractère commun, comme leur unité existe à travers les variantes locales et la variété régionale. Les différentes variantes locales de l'activité traditionnelle de création et de représentation symbolique constituent en fait la manière d'exister des traditions culturelles et s'appuient sur la nature collective de la tradition.

Dans le répertoire des traditions culturelles de chaque entité régionale il y a beaucoup d'éléments, surtout anciens, qui sont pratiqués dans d'autres régions aussi, certains même presque dans toute l'aire albanaise. Il y a certainement longtemps déjà que ces éléments ont une existence traditionnelle à part entière dans plusieurs régions, qu'ils ont une distribution géographique plus ou moins large et qu'ils appartiennent par conséquent autant à une aire sud-orientale que sud-occidentale, centrale, nord-orientale ou nord-occidentale, pour ne suivre que les principales divisions typologiques de l'aire des traditions culturelles albanaises. L'ensemble des relations économiques, sociales, régionales, familiales et parentales entre les Albanais sont établies sur la base des mêmes conditions historiques, sociales et culturelles. Le même système de parenté et d'organisation sociale repose à son tour sur des modes de vie et des normes éthiques et morales semblables, des institutions juridiques et coutumières partagées. Les traditions culturelles communes demeurent attachés à des principes esthétiques comparables, à des performances réalisées sur un fond traditionnel linguistique, poétique, musical, symbolique et coutumier commun, au même système de mythes et de croyances, d'art traditionnel et de littérature orale. Les manifestations intégrantes de la culture traditionnelle sont ainsi demeurées constamment communes et, par leur influence, elles ont contribué à l'unité régionale et ethnique des fondements culturels et des valeurs sociales, qui est ainsi devenue un facteur de convergence, agissant en contradiction avec les divisions religieuses et les autres facteurs désintégrants.

Le Mouvement National

La formation de la nation albanaise, comme celle des autres nations balkaniques, s'est effectuée dans le cadre du démantèlement de l'Empire ottoman qui s'ébranle de l'intérieur par les mouvements nationaux tout en perdant du terrain sous les coups de la Russie et de l'Autriche-Hongrie. Dans le courant du 19^{e} siècle, quatre Etats nationaux, autonomes puis indépendants, se sont formés dans la partie européenne de l'Empire ottoman: la Grèce, la Serbie, le Monténégro et la Bulgarie. Après le Congrès de Berlin de 1878, l'Empire ottoman ne conserve en Europe continentale

que la Thrace, la Macédoine, l'Epire, le territoire de l'Albanie actuelle, le Kosovo et le Sandjak de Novi Pazar. Ce sont pour les Etats balkaniques des territoires à prendre. Une zone d'interférences apparaît alors entre prétentions territoriales dont la complexité a placé la question d'Orient dans des conditions de virtualités nationales et étatiques multiples, d'incertitude totale.

Cette complexité et cette incertitude tiennent d'une part à ce que ces territoires sont les derniers à conquérir, d'autre part à ce que le processus d'affirmation nationale y est moins avancé qu'ailleurs. Les Etats balkaniques, produits de nationalismes asynchrones, constitués par accrétions territoriales successives, y sont en compétition pour la capture identitaire des populations, ce qui devait ouvrir la voie au contrôle politique de l'espace. Ainsi, la détermination nationale des populations chrétiennes de la Macédoine constitue un enjeu entre la Serbie, la Bulgarie et la Grèce, mais aussi entre les autorités religieuses, sans compter les ingérences extra-balkaniques.[22] Dans ce contexte, les Albanais sont confondus avec les Turcs s'ils sont musulmans, avec les Grecs s'ils sont orthodoxes. Quant à l'intelligentsia serbe, elle les dépeint comme de dangereux sauvages, incapables de constituer une nation et de se gouverner. Ses accointances avec la bourgeoisie française contribuent à la massive et efficace reproduction d'une description digne de la vision antique du barbare et conforme à la vision coloniale des populations d'outre-mer et du sauvage.[23] "Les Albanais, écrivait Marcel Mauss avec un dédain exemplaire, sont dans un stade de civilisation toujours très primitif, plus primitif certes que les Indo-Européens au moment de leur entrée dans l'histoire."[24]

Influencée par les idéologies nationales en présence, la connaissance de la structure ethnique des Balkans demeure soumise à de grandes controverses. Il en est de même du mouvement national albanais, objet des jugements les plus contradictoires. Au début du 20e siècle, à la veille des guerres balkaniques (1912–1913), la quasi-totalité des régions albanaises appartenaient à l'Empire ottoman (à quelques détails près: Ulqini, par exemple, était au Monténégro depuis 1880). Le mouvement national albanais, pris entre la répression ottomane et les ambitions territoriales des États balkaniques et sans grand appui extérieur, ne put obtenir l'indépendance que d'à peine la moitié de l'aire de peuplement albanais dans les Balkans. À partir de 1913, une grande partie des Albanais va constituer une minorité nationale au sein de deux Etats-nations agrandis, la Serbie et le Monténégro, puis au sein d'un Etat plurinational qui tente de fonctionner comme un Etat-nation, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes. D'autres Albanais, aussi nombreux, se sont trouvés en Grèce.[25] Le reliquat est enfin contenu dans les frontières d'une Albanie sous-dimensionnée.

Les circonstances qui ont déterminé, à l'issue des guerres balkaniques, l'établissement d'une frontière coupant en deux, ou plutôt en trois, ce territoire, sont fort complexes car elles mettent en jeu, outre les rapports conflictuels du Gouvernement ottoman avec ses sujets albanais, les intérêts de quatre États nationaux déjà constitués dans les Balkans et ceux de six grandes puissances européennes.

Les arguments majeurs de cette amputation (au moins en ce qui concerne les régions du Nord-est, au Sud la situation n'étant pas d'ailleurs différente) restent toujours les prétentions serbes que ces régions appartenaient historiquement aux Serbes. Or l'application de la conception rétrospective serbe se heurtait à une difficulté majeure. Cette région, récupérée, était en majorité peuplée d'Albanais. D'où un investissement intellectuel énorme dans une querelle déjà ancienne du premier occupant, une querelle attisée et exacerbée à tout moment. L'historiographie serbe du 19e siècle s'est efforcé de démontrer que les Albanais sont des tard-venus dans les Balkans. On les supposait, entre autres hypothèses, originaires du Caucase. Les Albanais, au contraire, se sont affirmés descendants des Illyriens. Le Kosovo, la Dardanie antique, relativement épargnée par les invasions slaves des 6e–7e siècles qui, descendant des contrées danubiennes, se dirigeaient vers Thessalonique, aurait eu constamment un peuplement majoritairement albanais. Débats et controverses sur les origines illyriennes des Albanais se sont pourtant succédés depuis le 18e siècle parmi les spécialistes dans l'affrontement des thèses thrace ou pélasgienne, voire même caucasienne.

Même si des incertitudes demeurent, dues à la faiblesse de raisonnements reposant en partie sur des supputations et sur une utilisation sélective de sources d'ailleurs insuffisantes pour permettre une connaissance précise des mouvements démographiques à cette époque, il paraît aujourd'hui acquis, à la suite des travaux des historiens albanais sur l'onomastique des cadastres ottomans, que les Albanais constituaient une partie importante de la population du Kosovo. Acquis, du moins, chez les historiens spécialistes de la question, car la version serbe traditionnelle est presque universellement répandue à l'étranger, où elle se perpétue comme une idée reçue et vient d'être réactivée par les nombreuses publications réalisées récemment. Cependant, en ce qui concerne l'aire de peuplement albanais en ex-Yougoslavie, actuellement il s'agit d'une population concentrée, contrairement à d'autres comme les Tsiganes et les Valaques. Elle est majoritaire dans ce territoire, malgré le maillage politico-administratif qui coïncide mal avec le territoire ethnique. La Province autonome de Kosovo, par exemple, n'est qu'une approximation institutionnelle de l'ensemble précédent. On est donc souvent réduit à considérer le Kosovo comme un succédané de l'aire de peuplement albanais, faute de disposer de données suffisantes pour le reste de cette dernière.

En tout cas, il est probable que des phénomènes d'assimilation ont existé dans les deux sens, entre Serbes et Albanais, selon les lieux et les circonstances. Au demeurant, l'assimilation n'est pas seulement affaire de violence, institutionnelle ou non. Elle implique aussi une adhésion collective implicite aux valeurs véhiculées par la langue dominante. En d'autres termes, il faut être dans une certaine mesure consentant pour être assimilé. Mais, occupés à exalter les différences entre leurs peuples, les intellectuels des deux bords ne se sont jamais intéressés à ce qu'ils ont en commun.

La Culture Nationale

La question nationale se situe au point d'intersection entre la politique, la technologie et la transformation des sociétés. Les nations existent non seulement en tant que fonctions d'un type particulier d'Etat territorial ou de l'aspiration à en établir un, mais aussi dans le contexte d'une étape particulière du développement technologique, économique et culturel. Aujourd'hui, la plupart de ceux qui se penchent sur la question s'accorderont pour dire que les langues nationales unifiées, parlées ou écrites, ne peuvent apparaître en tant que telles avant l'imprimerie, l'accès d'une grande majorité des gens à la lecture et donc l'instruction de masse.[26] Il faut donc analyser les nations et les phénomènes qui leur sont associés en termes politiques, techniques, administratifs, économiques, culturels, et en tenant compte de tout ce qu'exigent les conditions particulières.

Une tradition latine de l'Eglise catholique, consolidée par Charles d'Anjou depuis le 13e siècle, véhiculait bien, au moins dans le nord du pays albanais, une culture savante, fondée sur les textes sacrés. Le clergé recevait une telle formation intellectuelle qu'il était à même de fournir un pape au Vatican, Clément XI était d'origine albanaise. Toutefois, au début du 20e siècle, les Albanais se trouvaient dans une situation de retard culturel marqué par rapport aux peuples voisins, eu égard à un illettrisme presque général, à la quasi absence de codification de la langue et à l'extrême faiblesse de la production écrite. Le retard culturel était alors étroitement lié à celui de leur affirmation nationale. Contrairement à leurs voisins, avant 1912, même si on voulait remonter à l'époque de la Ligue de Skanderbeg, les Albanais ne détenaient, en tant que tels, aucun pouvoir politique ni État national dont les ressources eussent pu servir une politique de promotion culturelle. Ils ne disposaient pas non plus d'institutions spécifiques au sein de l'Empire ottoman, alors que le statut reconnu par le sultan au Patriarcat œcuménique permettait l'enseignement en grec et que l'Exarchat autonome bulgare créé en 1870 joua un rôle culturel et politique important. Presque pas d'aides extérieures substantielles non plus, alors que la Russie ne ménagea pas son assistance aux Slaves des Balkans et que la promotion culturelle des Croates eut lieu pour une bonne part sur le territoire d'une formation sociale plus développée, l'Autriche-Hongrie, en contact étroit avec celle des Serbes.

D'autant plus que l'appartenance à des confessions différentes constituait effectivement un facteur de dissociation pour les Albanais. Ainsi, les orthodoxes du Sud avait le grec pour langue liturgique et l'enseignement confessionnel favorisait l'hellénisation. Quant aux musulmans, leurs élites étaient plus ou moins assimilés à la sphère culturelle dominante de l'Empire. Sans parler de Mehmet Isa, architecte en chef du Taj Mahal en Inde, ou de Sadefqar Mehmet, l'architecte qui a dessiné la mosquée Bleue d'Istanbul, c'est surtout la couche sociale militaire et administrative des Ottomans, toujours ouverte, qui a comporté des Albanais parmi ses membres les plus éminents. Entre 1453 et 1623 sur quarante-sept grands vizirs qui se succédèrent, trente-sept étaient d'origine chrétienne, dont 17 Albanais, 11 Slaves du Sud et 6

Grecs.[27] Il suffit de mentionner, par exemple, les cinq Grands Vizirs de l'Empire que la famille Köprülü lui donna au 17e siècle, ou, au 19e siècle, le pacha d'Égypte Méhémet-Ali, fondateur de la dernière dynastie égyptienne, dont le dernier représentant, le roi Faruk, fut renversé en 1952.

Avec des élites aspirés par des modèles culturels étrangers, une explosion migratoire qui, hier comme aujourd'hui prive le pays de la meilleure force productive, et une langue pratiquement confinée à la communication orale, au sein d'une population essentiellement paysanne, d'organisation lignagère en partie, la culture propre au peuple albanais, vue de l'extérieur, ne cesse d'apparaître comme une non-culture, comme l'expression même de la sauvagerie. Toutefois, comme au temps des Illyriens qui ont adopté la culture latine et qui devenaient même Empereurs de Rome, la culture traditionnelle s'est maintenue pour déboucher vers la culture albanaise, quelques siècles plus tard. De nouveau, le recours à des modèles culturels étrangers n'illustre pas nécessairement une trahison des élites vis-à-vis de l'albanité. Il témoigne plutôt de l'impossibilté d'assumer un certain rang social sur la base de la seule culture albanaise. Mais la relation identitaire à celle-ci n'est pas rompue. Connu sous le nom de Semseddin Sami comme écrivain de langue turque et arabe, auteur du dictionnaire du turc standard "*Kamus-i türki*" (1901), de plusieurs dictionnaires bilingues et de la grande Encyclopédie turque en plusieurs volumes "*Kamus-ul alâm*" (1900), un Sami Frashëri (1850–1904) n'en est pas moins, comme beaucoup d'autres, l'un des promotteurs de la renaissance nationale de son peuple.

À la fin du 19e et au début du 20e siècle, les foyers de la vie culturelle albanaise sont cependant moins actifs dans l'aire de peuplement principale que dans la diaspora, à Istanbul, Bucarest, Sofia, Athènes, Alexandrie, voire à Boston. Le mouvement de la renaissance nationale, à la fois effort continu de promotion de la langue et de la culture et poursuite de l'autonomie, puis de l'indépendance, procède à la fois d'impulsions locales et d'impulsions externes, ces dernières jouant un rôle capital chaque fois que la répression ottomane s'abattait sur le pays.

La revendication d'un enseignement en albanais s'est affirmée pendant la période de la résistance aux réformes des Tanzimat (1839–1876). Tout en proclamant, par ces réformes, le droit de toutes les nationalités de l'Empire à l'enseignement dans leurs langues nationales, le gouvernement ottoman n'en persistait pas moins à confondre nationalité et religion toutes les fois qu'il s'agissait des populations albanaises. En conséquence, les Albanais, divisés en trois cultes différents, furent privés de toute possibilité d'avoir leurs propres écoles, tandis qu'au contraire les réformes entraînèrent l'ouverture de nouvelles écoles, toutes étrangères, turco-islamiques pour les musulmans, grecques pour les orthodoxes et autrichiennes pour les catholiques.

Par conséquent, tous les pionniers du mouvement national se mirent à soutenir et à propager le principe de la primauté de la nationalité sur la religion. Mais malgré les efforts continus, l'albanais ne figurait encore en 1878, et comme matière secondaire, qu'au programme de deux écoles catholiques à Shkodra, et c'est seule-

ment en 1887 qu'un assouplissement provisoire de la politique ottomane permit l'ouverture, à Korça, de la première école non confessionnelle en albanais, initiative aussitôt imitée dans le reste de l'aire albanaise, quoique toutes ces écoles n'eurent qu'une existence brève ou secrète. Tenues pour des foyers de nationalisme, elles furent définitivement fermées en 1910 alors que le mouvement national albanais était déjà en conflit avec le gouvernement jeune-turc. Celui-ci avait pourtant suscité, deux ans auparavant, des espoirs de libéralisation. C'est dans un climat d'optimisme que c'était tenu le Congrès de Monastir (aujourd'hui Bitola, en Macédoine), qui parvint, en novembre 1908, à unifier l'écriture de l'albanais par l'adoption de l'alphabet latin, tel qu'il est utilisé aujourd'hui.

En tout cas, à l'encontre de l'histoire culturelle albanaise, ce qui vient d'être dit de l'énorme retard de l'alphabétisation ne doit pas inciter à considérer les Albanais comme un peuple inculte, comme si la culture orale n'était pas une culture, et encore moins à gommer les percées culturelles régionales, notamment dans le Sud. Il est important d'envisager le décalage croissant entre une Europe de plus en plus systématiquement vouée à l'enseignement de masse et au règne de l'écrit et une partie de la population dont la culture continuait à être produite et transmise par voie orale: population plus ou moins enclavée selon les régions, privée des codes d'accès à une vie culturelle plus large, ce qui accentuait en même temps les différences culturelles au sein même de la société albanaise, notamment entre le Nord et le Sud. L'ignorance de la langue officielle, les différences de religion, l'analphabétisme, les conflits agraires et les vexations des autorités creusent ainsi un fossé entre les masses albanaises d'un côté et les représentants de l'État de l'autre, hier envers la domination ottomane comme aujourd'hui envers l'administration yougoslave (en ce qui concerne au moins les Albanais au Kosovo et en ex-Yougoslavie).

Peu familiers de l'administration et des tribunaux, dont ils craignent l'arbitraire, surtout dans les régions du Kosovo et de l'Albanie du Nord, les Albanais continuaient à régler fréquemment leurs différends entre eux en se fondant sur leurs droits coutumiers. Les codes de conduite auxquels se sont référés les Albanais sont au nombre de trois: *ligji i shtetit*, la loi de l'État qui a pris actuellement le pas sur les deux autres, *sheriati*, la loi islamique pour la majorité musulmane ou *ligji i kishes*, la loi canonique respectée surtout par les catholiques dans les régions du Nord, mais qui à vrai dire n'ont jamais eu l'influence décisive, et *ligji i fshatit*, la loi du village, c'est-à-dire le droit coutumier local, naguère prépondérant. Le renversement opéré dans les rapports entre les trois codes est évident, que ce soit en Albanie ou en Yougoslavie. Toutefois, les évolutions récentes dans les deux milieux ont fait remarquer que les intéressés se réfèrent de plus en plus au code coutumier, non seulement parce qu'ils le considèrent comme le seul spécifiquement albanais, mais aussi et surtout parce qu'il ne prévoit pas d'intervention de l'État. Par les temps de crises que traversent la société albanaise actuelle, plus particulièrement en Albanie, on revient de plus en plus aux anciennes valeurs normatives, qui sont constamment mobilisées à des fins productives pour pallier à la rupture des liens sociaux.

Il n'est pas question d'approfondir ici l'étude de la question complexe de l'origine des codes coutumiers albanais ni les questions historiques connexes d'une "société sans État" depuis l'origine. Beaucoup d'observateurs étrangers, et même d'Albanais, atteints du "virus de l'essence," selon l'expression de Roland Barthes, ont succombé à la tentation de répondre directement par l'affirmative, du fait de leur croyance dans l'irréductible originalité albanaise, ou bien dans l'anarchie et l'inaptitude de ce peuple à constituer un État organisé. Cette question est liée à celle, également controversée, du tribalisme des Montagnes du Nord.

Ce qu'il faut d'emblée souligner, c'est que l'idée de nation s'enracine dans les différences. La cohésion n'est acquise qu'au prix d'une opposition flagrante ou virtuelle à tout ce qui est étranger. Ainsi, l'une des dernières nationalités apparues en Europe, la nation albanaise est restée longtemps marquée par des traits perçus comme archaïques, tels qu'une organisation partiellement tribale, la persistance des communautés familiales et l'usage de la vengeance: caractères que leurs voisins immédiats et la majorité des voyageurs occidentaux, du milieu du 19^{e} siècle aux années 1930, ont "naturalisés" pour en faire l'essence même de ce peuple. Interprétation trop simple, dans la mesure où il ne s'agit pas seulement d'une culture traditionnelle, mais aussi d'une culture refoulée, marginalisée, exclue des voies ordinaires de développement. Face à l'emprise croissante d'États successifs qui les rejetaient et dans lesquels ils ne pouvaient se reconnaître, les Albanais ne pouvaient que s'affirmer en mettant l'accent sur les aspects les plus traditionnels de leur culture. Ils se sont attribué l'exclusivité ethnique de ce qui pouvait n'être que le signe d'un décalage, l'effet d'une entrave à un besoin refoulé d'affirmation, vers l'extérieur, des formes idéologiques, religieuses ou nationales, de leurs valeurs culturelles. Souvent perçus de façon défavorable par leurs voisins immédiats, ils sont à leur tour tentés de cultiver leur particularisme, de se poser en s'opposant. Ils ont ainsi résisté à l'assimilation par une autre stratégie de déplacement et de subversion, par la conservation et cette espèce d' "hibernation dans l'histoire," en projetant à l'extérieur l'idéologie de leur identité collective, ethnique et nationale.

NOTES

1. René Grousset, *L'Empire du Levant. Histoire de la question d'Orient* (Paris: Payot, 1949), p. 7.
2. Dimitri Kitsikis, *L'Empire Ottoman* (Paris: PUF, 1985).
3. C. M. Arensberg, "The Old World Peoples. The Place of European Cultures in World Ethnography," *Anthropological Quarterly*, Vol. 36, No. 3, 1963, pp. 75–99.
4. Albert Doja, "À propos de la diversité locale des traditions culturelles albanaises," *La Ricerca Folklorica*, No. 38, 1998, pp. 63–74.
5. Eqrem Çabej, "Die albanische Volksdichtung," *Leipziger Vierteljahresschrift für Südosteuropa*, Vol. 3, No. 3, 1939, pp. 194–213.

6. D'autres, comme Julien, Probus, Claudius Probus, Anastase, originaire de Durres, dont les noms sont restés plus à l'ombre devant leurs compatriotes plus illustres, n'en étaient pas moins empereurs de Rome ou de Byzance.
7. Perry Anderson, *Passages from Antiquity to Feudalism* (Oxford: Oxford University Press, 1973).
8. Georges Castellan, *Histoire des Balkans (14e–20e siècle)* (Paris: Fayard, 1991).
9. Elles ont été recueillies dans les régions du Nord et codifiées par le prêtre catholique Shtjefen K. Gjeçov, de Janjevo (Kosovo), à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle. Son recueil posthume fut publié par les soins des Fransiscains de Shkodra en 1933. Une deuxième édition, augmentée de manuscrits inédits, ne sera publiée par les soins de l'Académie des Sciences d'Albanie qu'en 1989, entretemps il fut publié en italien, en allemand et récemment en anglais. Shtjefën K. Gjeçov, *Kanuni i Lekë Dukagjinit [Le Code de Leka Dukagjini]*/ Publié et annoté par K. Nova (Tirana: Académie des Sciences, 1989 [1933]). Trad. it.: *Codice di Lek Dukagjini ossia diritto consuetidunario delle montagne d'Albania* (Roma: Reale Academia, 1941). Trad. all.: "Das albanische Gewohnheitsrecht," *Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft*, Vols 54–56, 1954–1958. Trad. angl.: (New York: Gjonlekaj Publishing Company 1989).
10. Eqrem çabej, *Studime etimologjike në fushë të shqipes—Études d'étymologie albanaise*, 1: *Introduction* (1982), 2: *A–B* (1975), 3: *C–D* (1987), 4: *DH–J* (1996) (Tirana: Académie des Sciences).
11. Eqrem Çabej, "Sitten und Gebräuche der Albaner," *Revue Internationale des Études Balkaniques*, Vol. 2, No. 1, 1935, pp. 556–572; "Die albanische Volksdichtung," *Leipziger Vierteljahresschrift für Südosteuropa*, Vol. 3, No. 3, 1939, pp. 194–213; "Kult und Fortleben der Göttin Diana," *Leipziger Vierteljahresschrift für Südosteuropa*, Vol. 5, 1941, pp. 229–240; "Disa eufemizma të shqipes" [Quelques euphémismes en albanais], *Buletin i Institutit të Shkencave*, Vol. 3, No. 1, 1949, pp. 72–84; "Albanische Volkskunde," *Südost Forschungen*, No. 25, 1966, pp. 333–387; "Gestalten des albanischen Volksglaubens," in M. Mayerhofer, ed., *Studien zur Sprachwissenschaft und Kulturkunde: Gedenkschrift für Wilhelm Brandenstein (1898–1967)* (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, 1968), pp. 279–287; "Riesen und Zwerge im albanischen Volksglauben," in *Actes du 11e Congrès International des sciences Onomastiques (Sofia, 28 juin à 4 juillet 1972)* (Sofia: Académie des Sciences, Vol. 1, 1974), pp. 203–206.
12. Mark Tirta, "Vështrim rreth popullsisë së ardhur në vendbanimet e krijuara pas çlirimit në mjedise bujqësore" [Aperçu sur la population arrivée dans les nouvelles agglomérations rurales créées après la libération], *Etnografia Shqiptare*, No. 13, 1982, pp. 5–29; "Reforma agrare dhe lëvizjet e popullsisë fshatare" [La réforme agraire et les mouvements de la population rurale], *Kultura Popullore*, Vol. 6, No. 2, 1985, pp. 43–62; "Les mouvements contemporains de la population et le développement des villes albanaises," *Ethnographie Albanaise*, No. 15, 1986, pp. 5–34; "Lëvizje migruese të brendshme të popullsisë" [Les mouvements migratoires internes de la population albanaise], *Ethnographie Albanaise*, No. 16, 1987, pp. 33–64.
13. Paul Henri Stahl, *Household, Village and Village Confederation in South-Eastern Europe* (New York: Columbia University Press, 1986).
14. Kahreman Ulqini, "Rreth kufijve gjeo-etnografikë të disa krahinave të Shqipërisë së Veriut" [Les frontières géographiques et culturelles de certaines régions en Albanie du Nord], *Buletin Shkencor i Institutit Padagogjik Dyvjeçar të Shkodrës*, No. 1, 1964, pp. 215–248; Mark Krasniqi, *Gjurmë e Gjurmime (Traces et Recherches)* (Pristina: Institut Albanologique, 1979); Rrok Zojzi, "L'ancienne division ethnographique régionale du peuple albanais," *Ethnographie Albanaise*, 1976, pp. 7–17; Mark Tirta, "À propos des unités ethnographiques

régionales de la nationalité albanaise aux 13e et 16e siècles," *Culture Populaire Albanaise*, No. 3, 1983, pp. 33–43.

15. Rrok Zojzi, "L'ancienne division ethnographique régionale du peuple albanais."
16. Stahl, *Household, Village and Village Confederation in South-Eastern Europe*.
17. Après la mort de Skanderbeg, Lekë Dukagjini, reconnu par la tradition orale comme le premier législateur albanais aussi, prit le relais à la tête des Albanais pour retarder encore de plus d'une dizaine d'autres longues années l'annexion du pays albanais par la Turquie ottomane.
18. Krasniqi, *Gjurmë e Gjurmime*.
19. Michel Roux, *Les Albanais en Yougoslavie. Minorité nationale, territoire et développement* (Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1992).
20. Ali Pacha de Tepelena, Pacha de Jannina, soumit à son autorité toute l'Albanie du Sud et l'ensemble de l'Épire et mena une politique, indépendante du pouvoir central ottoman, marquée par le développement économique et culturel. Il développa aussi des relations diplomatiques directes avec les grandes puissances européennes. Jannina, sa capitale, devint le centre le plus important de la Roumélie et sa cour un salon privilégié de plusieurs artistes et intellectuels européens, parmi lesquels figurent des noms des plus illustres, comme Lord Byron.
21. Pierre-Yves Péchoux et Michel Sivignon, "L'éviction des Tchamidès d'Épire occidentale en 1944," *L'Ethnographie. Revue de la Société d'Ethnographie de Paris*, Vol. 2, No. 85, 1989, pp. 113–119.
22. Jacques Ancel, *Peuples et Nations des Balkans: Géographie Politique* (Paris: éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1992 [1930]); Charles Jelavich and Barbara Jelavich, *The Establishment of the Balkan National States (1804–1920)* (Seattle: University of Washington Press, 1977).
23. Roux, *Les Albanais en Yougoslavie. Minorité Nationale, Territoire et Développement.*
24. Marcel Mauss, *Œuvres*, Vol. 3: *Cohesion Sociale et Divisions de la Sociologie* (Paris: Minuit, 1969), pp. 586. (Voir Albert Doja, "L'idée de nation: du postulat de Marcel Mauss à la question actuelle des identités nationals," *Revue de l'Institut de Sociologie*, Nos 1–4, 1966, pp. 201–212. Université Libre de Bruxelles.)
25. Le découpage des territoires albanais, notamment le rattachement du Kosovo et de la Macédoine occidentale à la Serbie, comme le rattachement de la région de çamëria à la Grèce, fut effectué sur décision de la Conférence des Ambassadeurs des six Grandes Puissances européennes tenue le 29 juillet 1913 à Londres au lendemain des Guerres balkaniques.
26. On a même soutenu que l'italien populaire parlé, en tant qu'idiome capable d'exprimer toute la gamme de ce dont a besoin une langue du 20e siècle en dehors des sphères de la communication domestique ou du simple dialogue familier, est seulement en train de se constituer de nos jours, en fonction des besoins d'une programmation télévisuelle nationale. (Cité par Hobsbawm, p. 21).
27. L.S. Stavrianos, *The Balkans since 1453* (New York: Rinehart, 1958), p. 85.